

Eraspublica N°1

le journal des étudiant.e.s en erasmus

“Influences Etrangères”

Embarquez pour un premier voyage au cœur des destinations de nos étudiant.e.s, et découvrez les parts d’influences diverses qui les ont façonné.e.s.

faculté droit/sciences po de Rennes 1

Novembre - Décembre 2023

Eraspublica

Sommaire

2 Numéro 1
L'Eraspublica, c'est quoi

4 Royaume-Uni
L'émergent
"défi systémique Chinois"

6 Espagne
Le leg musulman

9 Taiwan
L'héritage colonial des beaux arts

12 Mexique
Entre pré-hispanisation et
américanisation

17 "Le petit mot de"
Malo nous fait part de sa vision de
l'Eraspublica

Thématique

"Influences étrangères"

“ C'est avec un grand plaisir que nous vous proposons la première édition du journal Eraspublica.

Dans ce numéro vous trouverez quatre articles écrits par nos rédacteurs et rédactrices à travers le monde. Car oui, nos membres sont répartis sur 5 continents et 20 pays. Cette force se retrouve au coeur du journal, dans toutes ses facettes. Pour cette parution bimestriel, chaque membre s'inspire d'un thème duquel il ou elle tirera son inspiration. Le thème de cette publication : l'influence des pays étrangers.

Perspectives

Tous les deux mois, pour chaque numéro de l'Eraspublica, une thématique est votée pour devenir le prochain sujet ! Cette approche permet de mettre en perspective nos points de vues à travers le monde.

Chacun de nous sommes partis en dehors des frontières françaises, à la découverte d'une nouvelle culture. Cette culture est le fruit d'influences, historique et actuelle, étrangère et locale, d'ici ou d'ailleurs. C'est pourquoi nous avons choisi de retracer pour vous les influences extérieures que nous observons de l'intérieur. Dans cette revue quatre influences : politique, religieuse, artistique et historique réparties dans quatre pays, le Royaume-Uni, l'Espagne, Taïwan et le Mexique. ■

Arthur HALLEY, co-créateur et co-responsable, depuis Taipei

Numéro 1



L'Eraspublica,
c'est quoi ?

Le journal des étudiant.e.s de Rennes 1 Droit et Sciences Politiques en érasmus



Une publication d'articles, tous les deux mois sur un thème comparatif commun à plusieurs destinations, disponible sur le site de l'Arespublica, le journal des étudiant.e.s en sciences politiques de Rennes 1.



Un instagram collaboratif qui permet à tous les étudiant.e.s de pouvoir faire partager ses découvertes typiques ; culturelles et politiques du quotidien, dans les stories et à travers les posts photos.



Des fiches infos contacts et infos pratiques (aussi à retrouver sur instagram) établissant un lien plus direct entre les étudiant.e.s soucieux d'obtenir des informations pour leur future candidature et les étudiant.e.s déjà en échange.

Lis nous



arespublicclub.com

Suis nous



[@eraspublica](https://www.instagram.com/eraspublica)

Tu pars en
2024/2025 ?



Rejoins nous !
eraspublica@gmail.com

Royaume-Uni

L'émergent "défi systémique Chinois"

Septembre 2023, alors que la réunion du G20 approche, un événement vient bousculer le milieu politique britannique : un chercheur parlementaire est arrêté à Londres, suspecté d'espionnage au profit de la Chine. L'homme aurait été en contact avec des personnalités haut-placées comme le ministre de la Sécurité et la présidente de la Commission des Affaires étrangères. L'individu clame son innocence, mais la presse s'emballe et les politiques s'insurgent : comment peut-on avoir été aussi laxiste ? Les réactions du côté chinois ne tardent pas à se faire entendre et sont virulentes, le ministère des Affaires étrangères de Pékin dénonce une paranoïa calomnieuse, l'ambassade de Londres va jusqu'à exiger la cessation des "manipulations politiques anti-chinoises". Cet incident ne laisse que peu de doute quant à la nature complexe des relations sino-britanniques.

Celles-ci n'ont en effet jamais été particulièrement amicales. Le Royaume-Uni et la Chine ont un douloureux passé en commun avec les guerres d'opium du 19e siècle, conflit qui aboutira à la cessation de Hong Kong aux britanniques. Alors que la question de l'indépendance du territoire est plus que jamais d'actualité suite à la répression des contestations par la Chine, le Royaume-Uni a une position particulièrement délicate. Ainsi, le gouvernement se positionne systématiquement en opposition au régime chinois sur le sujet des droits de l'Homme, et n'hésite pas à dénoncer la répression que ce soit dans le cas de Hong Kong et Taïwan ou sur la situation des Ouïghours. Le Royaume-Uni va même, dans son rôle d'ancien occupant des lieux, jusqu'à

accueillir et offrir la nationalité britannique aux réfugiés Hongkongais. Cependant, cette contestation ne va jamais plus loin. Les britanniques ont rétrocedé le territoire en 1997 à la Chine et conclu dans la foulée un accord de préservation du système capitaliste pendant au moins 50 ans, et alors que Pékin fait vraisemblablement preuve d'une violation de cet accord en imposant son autoritarisme, le Royaume-Uni ne réagit pas en conséquence.

Ceci peut en partie s'expliquer par l'influence chinoise sur différents aspects sociétaux britanniques, à commencer par le commerce. Le pays est en effet le 4e plus gros partenaire du Royaume-Uni en 2022, avec des échanges représentant près de 111 milliards de livres, et grimpe à la première place pour l'importation de biens. Le déficit britannique à l'égard de la Chine est par ailleurs de plus de 35 milliards de livres la même année, soit l'un des plus importants. De plus, au-delà de cet aspect international, la population chinoise au sein même du Royaume-Uni constitue un enjeu économique conséquent. Malgré la faible part qu'elle représente au sein de la population totale (0.7%), celle-ci présente les plus hauts taux de personnes en âge de travailler, et est également le groupe ethnique ayant les meilleurs résultats ou le plus haut niveau scolaire. En d'autres termes, la population chinoise vivant au Royaume-Uni est en moyenne plus jeune et plus éduquée que la population britannique, ce qui représente donc un certain avantage concernant l'activité économique dans un pays où la tendance est au vieillissement. L'influence chinoise se ressent également sur

le précieux plan de l'éducation supérieure. Les universités anglaises accueillent en effet un grand nombre d'étudiants étrangers chaque année, et alors qu'avec le Brexit les chiffres baissent drastiquement concernant les européens, la tendance est inversée pour la Chine qui connaît une progression constante. Les statistiques de la High Education Statistics Agency pour l'année scolaire 2021-2022 montrent d'ailleurs un record: sur un total de 680 000 étudiants non-britanniques, 150 000 sont des étudiants chinois, soit plus d'un étudiant sur 5. Le pays étant le plus représenté (hors Royaume-Uni) dans les universités britanniques, l'enjeu économique autour des étudiants chinois est d'une importance conséquente, d'autant plus lorsque l'on sait que les frais de scolarité pour les non-citoyens anglais sont plus élevés et représentent un pan entier du financement éducatif. Le Royaume-Uni compte donc sur cette population, ce qui rend sa politique à l'égard du gouvernement chinois d'autant plus délicate à mener.

La politique étrangère britannique à l'égard de la Chine a d'ailleurs connu une certaine évolution depuis quelques années, et a même pris un tournant récemment. Il y a presque un an jour pour jour, un journaliste de la BBC était arrêté par la police chinoise et supposément battu pour avoir couvert une manifestation contre le régime à Shanghai. Cet acte n'avait pas tardé à faire réagir les britanniques, et notamment leur Premier Ministre Rishi Sunak. Celui-ci avait alors exprimé sa volonté de raffermissement vis-à-vis de la Chine dans un discours au Parlement, déclarant la fin de "l'âge d'or" des relations sino-britanniques suite à la menace croissante de l'autoritarisme de Xi Jinping. La prise en importance de la Chine sur plusieurs aspects internationaux est en effet perçue comme un sérieux "défi systémique" pour le Royaume-Uni, qui doit manœuvrer

entre préservation des relations commerciales et diplomatiques (notamment au sein des organisations internationales) et dénonciation des actes anti-démocratiques ou éventuelles alliances et partenariats douteux. Ainsi, alors que l'Angleterre de David Cameron avait cherché un rapprochement avec le pays, cette politique semble belle et bien enterrée aujourd'hui, et ce au profit d'une approche plus méfiante. Depuis 2021, le gouvernement britannique souhaite en effet se rapprocher des concurrents directs de la Chine que sont l'Inde et le Japon en signant notamment des accords commerciaux (exemple avec l'Accord de partenariat transpacifique en 2023), et ce tout en continuant de renforcer ses liens avec les États-Unis, la dernière manifestation d'ampleur en date étant le partenariat des sous-marins nucléaires Aukus (en collaboration avec l'Australie) pour anticiper la menace militaire. Cette politique de méfiance à l'égard de Pékin pourrait d'ailleurs s'intensifier à l'avenir: en août dernier, suite à une visite du ministre des affaires étrangères en Chine, les parlementaires britanniques lui adressait une demande de clarté sur le discours national et la mise en place d'une véritable "diplomatie de la dissuasion". La position britannique reste cependant prudente pour l'instant car, comme l'a déclaré le ministre des affaires étrangères James Cleverly en avril dernier, quand bien même les abus du gouvernement chinois sont incontestables, leur poids dans la balance mondiale est conséquent: il ne faut pas oublier que "les décisions prises à Pékin auront des répercussions sur nos propres existences". Reste donc à savoir dans quelle direction ces décisions seront prises, et quelle sera l'ampleur de la réaction du Royaume-Uni et du reste de la communauté internationale. ■

Salomé LEBRETON, depuis Exeter

Espagne

Le legs Musulman

Si vous vous baladez dans le centre historique de la capitale andalouse, il ne vous faudra que quelques minutes avant de comprendre toute la singularité de la ville espagnole mêlant architecture islamique et chrétienne. Seville a conservé une belle partie de son patrimoine musulman près de 800 ans après la reconquête chrétienne. Voici les principaux lieux mythiques à découvrir au bord du fleuve du Guadalquivir.

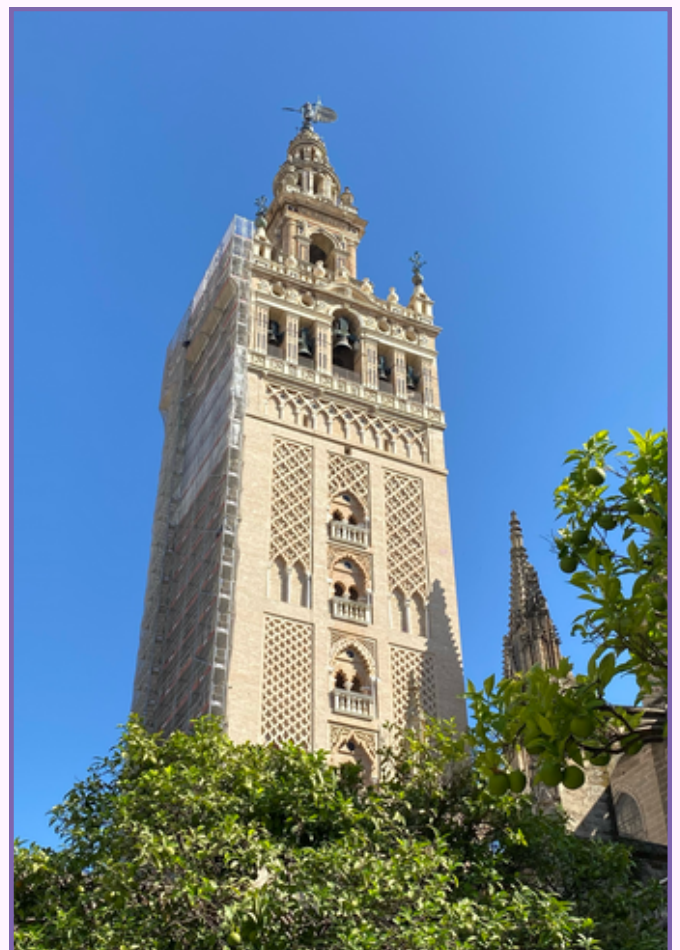
Il semble nécessaire de faire un rapide point historique sur Séville afin de comprendre au mieux l'architecture de la ville. Au VIII^e siècle, les troupes musulmanes conquièrent la péninsule ibérique dont Séville alors renommé Isbilya. Al-Andalus, territoire sous domination musulmane, voit alors le jour et Séville est le centre névralgique de la province lors des premières décennies. La cité sera en perpétuel conflit par la suite, notamment avec des changements de dynasties musulmanes. C'est alors au XII^e siècle que Séville connaît une période d'apogée culturelle avec ce que l'on appelle l'art almorávide et almohade, noms de deux dynasties différentes qui ont contrôlé la ville.

La Giralda, symbole d'une cité unique

Véritable fierté des sévillans, la Giralda est l'ancien minaret de la grande mosquée de Séville, fondée par la dynastie almohade. Après la reconquête, la Giralda est devenue le clocher de la cathédrale de Séville, édifiée en lieu et place de la mosquée.

Inspiré de la mosquée Koutoubia de Marrakech, l'ancien minaret voit sa partie supérieure modifiée à plusieurs reprises. Dans un premier temps, le sommet est revu afin de célébrer le retour du christianisme. Ensuite, lors de la période de la renaissance, une sculpture en bronze est installée, appelée Giraldillo puisqu'il s'agissait d'une girouette. C'est ainsi que la tour acquiert le nom désormais célèbre de Giralda. Ce mélange de traditions almohades et chrétienne offre un monument totalement unique et une empreinte de la riche histoire sévillane.

Culminant à 101 mètres de hauteur, la tour offre un point de vue inégalable sur la Perle de l'Andalousie. Une règle implicite stipule même qu'aucun édifice ne devra être construit afin d'atteindre sa hauteur. C'est tout naturellement que l'ancien minaret figure comme l'un des monuments les plus importants de l'histoire hispano-musulmane.



La Giralda, le minaret devenu clocher veille sur la Perle de l'Andalousie.

L'Alcazar ou le fruit d'une variété de styles architecturaux

Construit par la première dynastie qui s'est installée dans la ville, les Omeyyades, l'Alcazar de Séville est un palais fortifié où résidait les dirigeants musulmans. Palais, cours, jardins ou encore bains sont les vestiges de la période islamique. À l'image de la Giralda, le lieu a été modifié à plusieurs reprises par les différentes dynasties arabes et ensuite par les chrétiens. On parle également de l'art mudéjar pour évoquer l'influence musulmane dans les constructions réalisées dans les années succédant la Reconquête.

L'art gothique, musulman et des caractéristiques du style de la Renaissance ou romantique cohabitent donc parfaitement. L'Alcazar et ses jardins sont même inscrits au patrimoine de l'humanité par l'Unesco depuis 1987, tout comme la cathédrale et la Giralda. Pour l'anecdote, le palais fortifié a même été choisi par la société de production HBO pour le tournage de scènes de la série Game of Thrones.



Les bains du palais fortifié l'Alcazar de Séville, ont été construits sous l'influence de l'empire almohade au XIIe siècle.

L'auteur :

Théo, 23 ans, est étudiant en Science Politique à Séville pour 1 ans. Il signe son premier article dans l'Eraspublica en tant que rédacteur et photographe.

Torre del Oro

C'est l'un des édifices militaires de Séville. La Tour de l'Or (Torre del Oro) est située à quelques mètres du fleuve qui traverse la ville, le Guadalquivir. Cette tour d'observation a été érigée au XIIIe siècle lors de la période de domination des almohades pour contrôler l'accès à la cité. Selon la légende, elle tient désormais son nom de l'or qui y fut exposé après la Course aux Indes, période intense d'exploration et de colonisation qui suivit la découverte de l'Amérique. D'ailleurs, la Tour abrite de nos jours un musée maritime permettant de retracer l'histoire de Séville dans la découverte du nouveau continent et plus largement d'évoqué le rôle prépondérant du fleuve pour le développement de la ville.

Ainsi, Séville se distingue par sa richesse culturelle. Dynasties arabes et chrétiennes se sont succédées et tout n'a pas été démolit d'une période à une autre. En effet, si les monuments ont parfois été modifiés il n'en reste pas moins les traces d'Al-Andalus car certains de leurs travaux étaient appréciés par les rois chrétiens. Au-delà des monuments qui veillent sur la capitale andalouse, les maisons atypiques laissent paraître les vestiges de la civilisation musulmane avec les patios et les riads. "Qui n'a jamais vu Séville n'a jamais vu de merveille" dit un dicton espagnol. Difficile de le contredire. ■

Théo GAUTIER, depuis Séville



La Torre del Oro hébergeait autrefois l'or ramené des expéditions en Amérique. JaimePF55

Erasmus : les films à voir

Peut-être que vous partez bientôt en Erasmus, découvrir une nouvelle culture et rencontrer des personnes du monde entier ! Pour vous donner envie, l'Eraspublica vous propose une liste de films à voir avant le départ. Attention, certains pourraient vous pousser à rester chez vous !

L'auberge Espagnole

Klapisch, Cédric (réal). 2002, France.

On ne présente plus le premier film de la trilogie qui retrace le parcours de Xavier et Wendy pendant leur Erasmus.

Babel

Iñárritu, Alejandro González (réal). 2006, Etats-Unis, Mexique, Maroc, Japon, France.

Des histoires croisées autour du monde, le réalisateur Mexicain clôt sa trilogie dans un film long et poétique (2h23).

La Vie Révée de Walter Mitty

Stiller, Ben (réal). 2013, Etats-Unis.

Employé du magazine "Life", Walter se rêve à voyager autour du monde lorsque des événements feront de ces rêves une réalité.

Lost in Translation

Coppola, Sofia (réal). 2003, Etats-Unis, Japon.

Bill Murray et Scarlett Johansson se retrouvent dans une romance éphémère lors d'une escale à Tokyo, ils font face au "choc des cultures".

7 ans au Tibet

Penn, Sean (réal). 1997, Etats-Unis, France, Royaume-Uni.

Récit autobiographique de l'alpiniste Autrichien Heinrich Harrer, dans lequel il se retrouve coincé au Tibet après une ascension dans l'Himalaya.

Into The Wild

Penn, Sean (réal). 2007, Etats-Unis.

Une plongée dans l'Alaska profonde retrace la vie de Christopher McCandless, un américain parti sur les routes explorer le grand nord.

Taiwan

L'héritage colonial des beaux-arts

Taiwan a été annexée par l'empire du Japon en 1895 après une victoire sur la dynastie Qing en Chine. Ce territoire devenu colonie le restera jusqu'à la défaite du Japon face aux Alliés en 1945. Les infrastructures construites par le Japon pendant ce demi-siècle de contrôle ont amorcé le développement économique de l'île. Nombre de vestiges demeurent : bâtiments administratifs, chemins de fer, lois ...

Cependant des traces de cet héritage sont aussi à chercher dans l'histoire des beaux-arts Taiwanais, descendant direct du régime. Aujourd'hui Taïwan est une place centrale des arts, son marché est l'un des plus dynamiques d'Asie et des artistes de toutes nationalités y résident. Son passé sous domination japonaise et le système scolaire de l'empire ont contribué à l'émergence d'une nouvelle classe d'artistes mondialement connue.

L'école Japonaise à Taiwan, une institutionnalisation des beaux-arts à l'Occidentale

Afin de promouvoir l'assimilation culturelle à Taiwan, l'empire du Soleil levant a imposé l'école pour tous afin de relayer sa propagande au sein de la jeunesse. Dans l'enseignement primaire obligatoire, les cours des beaux-arts faisaient partie intégrante du cursus. L'objectif : familiariser les élèves à l'appréciation des arts, culture et technique sans désir d'en faire de futurs artistes.

L'ouverture du Japon aux influences occidentales pendant l'ère Meiji (1868 - 1912) s'accompagne de l'arrivée de techniques, exportées ensuite dans l'empire. Peinture à l'huile, gouache et aquarelle arrivent à Taiwan. De plus, le nihonga (peinture de style japonais post-ère Meiji) s'est développé via le gouvernement colonial. Ces savoirs européens sont mêlés aux savoirs traditionnels japonais puis enseignés dans les écoles taïwanaises. Aux racines des beaux-arts modernes de l'île se trouve un style hybride combinant éléments orientaux et occidentaux.



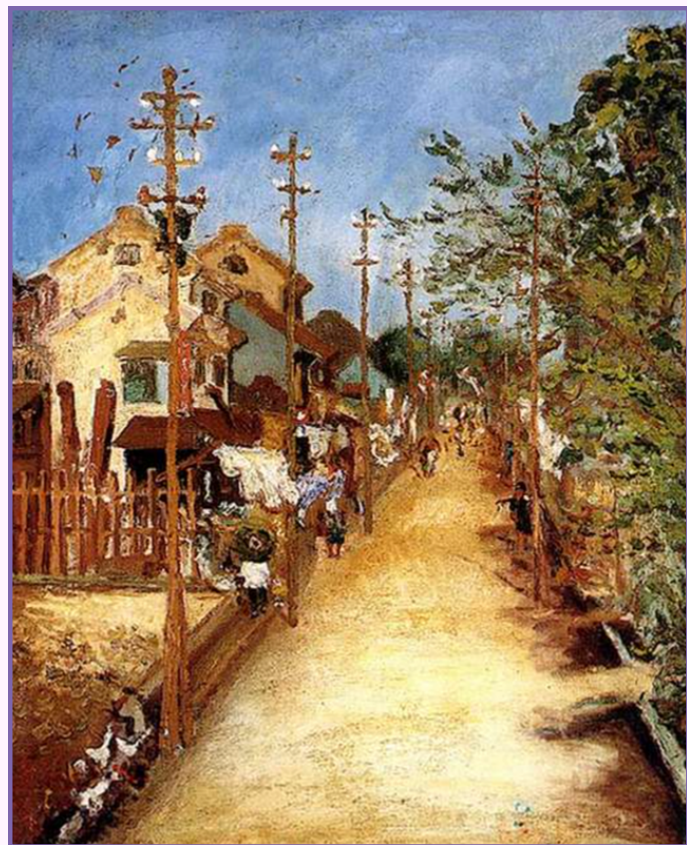
Tomita Keisen: Fall scene, 1921. Ink and color on silk, 134x42 cm. National Museum of Modern Art, Kyoto (domaine public).

Le développement des beaux-arts a aussi été entravé par l'empire car limité au primaire et au secondaire. Pour poursuivre un enseignement supérieur, il fallait se rendre dans les universités japonaises après sélection. La carrière des peintres et sculpteurs taiwanais était souvent coupée en deux : du développement sur l'île à sa confirmation dans l'archipel. Beaucoup sont revenus enseigner les techniques étrangères à Taiwan, renforçant la fusion des influences entre les deux nations.

L'absence d'universités des beaux-arts à Taiwan ne relevait pas du hasard ou du désintérêt mais s'inscrit pleinement dans l'idéologie coloniale. Imposer aux étudiants de venir dans les frontières de l'empire permettait de mieux les encadrer, garder une tutelle sur les thèmes abordés et prévenir ainsi toute forme de révolution par les arts. La liberté d'expression n'existait pas, les sujets étaient limités aux paysages, portraits et calligraphie. Très peu d'œuvres engagées existent, bien que des mouvements artistiques d'opposition clandestine aient existé. Il faudra attendre la démocratisation du régime et la fin de la loi martiale de Chiang Kai-Shek pour que le gouvernement puisse constitutionnaliser la liberté d'expression et protéger ce droit fondamental.

Les expositions des beaux-arts, la suite du parcours colonial artistique

La première société des beaux-arts de Taïwan, une association fondée en 1899 par le Japon, servait à étudier les arts régionaux et comme place de marché. Des artistes s'y rendaient fréquemment dans les années 1910 pour peindre, socialiser, organiser des expositions et vendre leurs tableaux.



Street of Chiayi, Chen Cheng-po, 1926, Canvas, Oil painting, 64x53cm, Selection of Seventh "Empire Exhibition" of Japan (domaine public)

En 1927, organisée par les colonisateurs, la première exposition des beaux-arts a permis de promouvoir les artistes locaux et renforcer le statut de l'artiste dans la société. Ainsi, 16 expositions se sont déroulées jusqu'en 1943 et ont fortement impacté la modernisation des beaux-arts. La première génération d'aquarellistes en est issue.

Ces événements sous parrainage de l'empire sont devenus des incontournables du prestige local. Des juges (doyens des beaux-arts japonais) venaient chaque année pour prodiguer conseils et critiques afin d'aider les artistes en devenir ou confirmés à développer un style unique. Par ailleurs, certains grands artistes s'y sont fait connaître en présentant leurs œuvres alors qu'ils étaient toujours étudiants : le sculpteur Huang Tu-shui et les peintres Chen Cheng-po, Liao Chi-chun, ou Chen Chin. Le sommet du succès pour un artiste de l'île était de voir ses œuvres présentées aux expositions coloniales de Tokyo, un événement suffisamment rare pour faire la une des journaux.

Itinéraire d'un artiste au carrefour des influences : Ran In Ting (藍蔭鼎 ; 1903 - 1979)

Ran In Ting est un peintre Taiwanais mondialement reconnu pour ses aquarelles et ses dessins à l'encre de Chine. Devenu professeur d'art à 17 ans pendant la domination coloniale, il est repéré par Kinichiro Ishikawa, un aquarelliste japonais venu faire une inspection dans son école. Ishikawa est un pionnier du développement des beaux-arts à Taiwan, il a enseigné l'art en Angleterre d'où il tire les techniques d'aquarelles transmises à In Ting.



Kinichiro Ishikawa, Government House, Taiwan, 1916 (domaine public)

Ran a présenté ses œuvres aux expositions de l'Académie impériale des beaux-arts du Japon, le Teiten, en 1926 et 1929. Son parcours suit l'évolution classique d'un artiste en devenir sous l'empire. Bien qu'il ne soit pas resté définitivement au Japon comme certains de ses homologues, il trouve une place permanente dans l'Académie.

Cette place lui permet de voyager et d'exposer en Europe : en 1939 ses œuvres sont à Rome, Paris et Londres ! Invité par le Département d'Etat Américain, il y rencontra le président Dwight Eisenhower à qui il offrit une de ses aquarelles, accrochée dans l'aile ouest de la Maison Blanche ! Il a rencontré d'autres personnalités éminentes comme le président américain Gerald Ford, le Premier ministre japonais Nobusuke Kishi et le pape Paul VI. Il a grandement participé à développer la diplomatie par les arts de Taiwan et promouvoir la culture du pays à l'international.

Son nom sonne oriental mais son travail ne rentre dans aucune catégorie, ni oriental ni occidental suscitant curiosité et succès. Son héritage reste sans égal, ses aquarelles sont aujourd'hui exposées au Prado à Madrid ou au Museum of Modern Art à New York. Héritier indirect d'une technique européenne, ce peintre incarne l'influence du Japon dans l'œuvre et la vie d'un l'artiste sous l'empire. L'élaboration d'une technique mixte inclassable le place dans les meilleurs aquarellistes de l'histoire.

Qui est Ran In Ting sinon l'incarnation de l'artiste héritier malgré-lui de l'empire du Soleil levant et des techniques de l'occident. Son parcours illustre parfaitement l'itinéraire que beaucoup de ses homologues ont suivi. Héritier d'une culture venue d'ailleurs et de l'influence étrangère dans son pays natal. Sa renommée internationale a participé à mettre la petite île de Taiwan au centre des arts mondiaux, d'en faire un carrefour incontournable des beaux-arts et ainsi renforcer l'identité du pays. ■

Arthur HALLEY, depuis Taipei

Mexique

Tirailé entre pré-hispanisation et américanisation

Dans le paysage complexe des relations internationales, l'influence des États-Unis sur le Mexique a toujours été une force omniprésente, tissant des liens profonds et variés entre ces deux nations voisines. Des échanges culturels et économiques aux dynamiques politiques complexes, cette interaction transfrontalière a façonné non seulement les politiques publiques, mais aussi les mentalités et les coutumes de millions de Mexicains. Plongeons dans ce fascinant voyage à travers les méandres de l'influence américaine sur la toile riche et diversifiée du Mexique, explorant les différentes facettes de cette relation interculturelle complexe. Pour ce faire, nous allons dérouler les influences successives qui ont traversé la société mexicaine.

La construction d'une Nation sous influence étrangère

Colonisation et évangélisation espagnole

Avant d'incarner son visage actuel, soulignons que le Mexique est une terre habitée depuis plus de trente mille ans par diverses civilisations. Des Olmèques aux Toltèques en passant par les Mayas et les Aztèques, cette diversité se retrouve après

plusieurs millénaires dans une population mexicaine hétérogène, héritière d'un métissage complexe et composée d'une soixantaine d'ethnies et de plus de quarante langues différentes. Ceci est notamment le fruit d'une histoire faite d'invasions successives. De 1521 et la première invasion espagnole à 1821 et la signature de l'acte d'indépendance du Mexique, la dénommée Nouvelle-Espagne se construit durant la colonisation espagnole comme un Etat-Nation et devient progressivement la nation latine, hispanique et catholique que l'on connaît aujourd'hui.

Si le Mexique gagne son indépendance face à la couronne espagnole après trois siècles de domination étrangère, il subit durant le dix-neuvième siècle l'invasion des États-Unis.



XIXe, siècle des ingérences étrangères

Il subit au dix-neuvième des invasions successives qui vont profondément affecter son histoire. Les Etats-Unis envahissent le pays en 1846 et font subir de lourdes pertes territoriales au Mexique, de la Californie au Texas. Cet événement participe à la construction d'une haine des mexicain.e.s envers les états-unien.e.s. C'est la France du second Empire qui envahit à son tour le Mexique dans les années 1860 mais, cette fois, les forces de Napoléon III vont se confronter à la résistance mexicaine et subiront une déroute concluant en 1867 à l'exécution de l'empereur Maximilien Ier du Mexique installé par Napoléon. Ces conflits ont finalement eu le point commun d'avoir progressivement renforcé le sentiment national d'un Mexique fraîchement indépendant, érigeant progressivement une forme de cohésion nationale. Ces événements historiques influencent toujours la conscience collective des mexicain.e.s aujourd'hui. D'une part à travers la célébration de ces événements comme édification d'une Nation. Cet héritage s'illustre également à travers des relations complexes avec l'Espagne ou la France entre amour et haine. C'est d'autant plus le cas avec les Etats-Unis.

Un voisin envahissant...

Dans cette partie, nous nous pencherons sur l'ingérence états-unienne contemporaine en nous appuyant sur l'influence qu'elle porte sur la mentalité mexicaine. Nous verrons en quoi elle transforme le paysage économique, sécuritaire et politique du Mexique.

Nous avons pu voir avec Hugo durant le traditionnel Día de los Muertos l'influence des entreprises états-uniennes. En effet, sur les traditionnels altar (autel fait par les familles du défunt) mais aussi sur les tombes, il y avait quasiment à chaque fois des bouteilles de Coca Cola et de Pepsi. Ces offrandes pour les défunts sont liées à ce qu'ils aimaient. La présence de ces boissons sur les sépultures mexicaines forment un étendard de la puissance du soft power états-unien, jusque dans les sphères les plus intimes de la vie locale. Cette influence agit aussi sur la direction économique du pays. Ainsi à la fin des années 1970, l'administration du Président James Carter soutient l'école néolibérale qui voit les problèmes latino-américains comme un retard de développement dû notamment à un état trop interventionniste. Les réformes sont mises en place par les présidents successifs tous issus des grandes universités états-uniennes ainsi que du parti hégémonique, le PRI, au pouvoir des années 1920 aux années 2000. Les politiques de rigueur, l'inflation grandissante au fil des années et l'ouverture du pays aux capitaux étrangers ne vont profiter qu'à une infime partie de la population, obligeant les autres à vivre dans la pauvreté ou à partir aux Etats-unis pour espérer une manière de vivre plus décente. Cette influence états-unienne dans la politique mexicaine influence aussi la société en général où être riche est vu comme une réussite. L'idéologie du self-made-man a bien imprégné une partie de la société mexicaine.

Dans un rapport plus personnel, nous avons pu observer dans notre vie courante une forme de fascination pour les riches. Notre propriétaire actuelle souhaiterait par exemple que seuls des européens occupent les chambres de notre maison.

La société reste pour autant divisée entre une partie tournée vers son prochain, dans l'assistance mutuelle et une convivialité impressionnante et l'autre plus largement américanisée et ainsi davantage individualiste et classiste (telle que notre propriétaire). Les multiples résistances qui vont des luttes anarchistes néo-zapatistes qui ont commencé le jour de la signature de l'ALENA à l'élection d'un président se prononçant contre le néolibéralisme en 2018 sont une preuve d'une relation complexe voire paradoxale entre deux nations aux multiples liaisons.

Le Mexique, rongé par le narcotrafic qui amène la plus grande partie de la corruption (estimé à 9% du PIB) et de l'insécurité, peut réellement en vouloir à son voisin car il est le premier consommateur de drogues (en témoigne l'épidémie de fentanyl qui est la première source de mortalité chez les jeunes Américains). Il est la source d'approvisionnement des armes pour les cartels (ces dernières étant très accessibles) et l'Aléna (accord de libre-échange favorable aux Etats-unis) avait multiplié les manières de blanchir l'argent pour les cartels. On retrouve cette influence dans les multiples pans de la société mexicaine tels que l'architecture des universités, l'urbanisation adaptée à la place importante de la voiture, les fast-foods états-uniens qui peuplent la ville et une partie de la jeunesse tournée vers le football américain et la musique états-unienne. Pour autant, ils ne représentent pas la majorité et comme dit mon ami Adolfo, "ils souhaitent être des gringos". Ce terme est une manière péjorative très commune de définir les habitants des Etats-unis. Si la première des influences linguistiques reste bien évidemment la langue castillane, de plus en plus d'anglicismes sont utilisés par la population mexicaine.

En sachant que le langage construit une manière de voir le monde, ces anglicismes illustrent une forme d'américanisation des façons de penser. L'hégémonie du castillan n'empêche pas l'existence et la reconnaissance par l'État mexicain de 68 langues pré-coloniales, parlées par plus de 6 millions de Mexicains. La culture mexicaine reste indépendante et représentée dans le pays mais aussi en dehors comme le phénomène chicanos. Les chicanos sont les mexicain.e.s qui vivent aux Etats-unis, iels ne sont ni réellement mexicain.e.s ni réellement états-unien.ne.s. Pour autant, ils ont une influence énorme sur la culture américaine en lui donnant des traits de leur culture originelle. Cela va de la gastronomie à la musique comme en témoigne la performance de Bad Bunny (le chanteur reggaeton le plus écouté) et de Shakira au Super Bowl.



...Qui commence à ne plus être invité

Omniprésent au Mexique, le spectre des Etats-Unis n'est pas pour autant épargné par des résistances et des remises en cause contemporaines de son influence chez son voisin mexicain. Si un événement symbolique peut représenter fidèlement cette inflexion, c'est bien l'élection en 2018 à la présidence de la République mexicaine d'Andrés Manuel López Obrador dit AMLO. En effet, celui-ci s'est fait élire sur des intentions clairement anti-néolibérales, à rebours des derniers dirigeants mexicains et mettant fin à une hégémonie de la droite libérale sur le pouvoir politique en faisant accéder la gauche au pouvoir pour la première fois. Celui-ci s'est engagé dès les premiers mois de son mandat à renégocier l'Aléna, le traité de libre-échange liant le Mexique aux EUA et au Canada.

D'autre part, cette remise en cause s'illustre en dehors du jeu des institutions. En effet, le Mexique n'est pas un État homogène. La nation mexicaine est notamment composée de populations indigènes notamment dans certains États du sud tels que le Chiapas. C'est à travers de ces populations et de leur mode que s'illustre une forme de résistance à l'américanisation de la société mexicaine en conservant des attributs traditionnels, pré-hispaniques.

Si les Etats-Unis ont marqué l'espace urbain et les habitudes culinaires des mexicain.e.s avec leurs grandes multinationales, on ne peut nier l'omniprésence de la cuisine mexicaine dans le pays et dans le monde. Cette dernière est reconnue au patrimoine immatériel de l'UNESCO le 16 novembre 2010 au nom de sa "culture communautaire, vivante et ancestrale" qu'elle défend.

Elle est imprégnée de nombreuses traditions, d'aliments et de plats pré-coloniaux. Le chauvinisme des Mexicain.e.s pour sa culture culinaire n'a rien à envier à celui des Français.e.s, ils n'échangeraient pour rien au monde leur tacos, leurs quesadillas, leurs volcanes, pozole... qu'ils continuent de manger dans les mercados ou dans les stands de street-food et non dans des chaînes comme le voudrait l'influence états-unienne.

Plus récemment, l'influence états-unienne est remise en question par l'arrivée de nouvelles influences au Mexique. La culture japonaise s'invite à travers les mangas, les animés, la gastronomie tandis que la culture coréenne s'illustre elle par la k-pop, la k-drama et la k-fashion. Ces cultures tendent à avoir une réelle influence sur les goûts et les pratiques des jeunes mexicain.e.s. Du point de vue du commerce extérieur, la Chine et l'Inde investissent de plus en plus le marché automobile mexicain. ■

Matias CORNELOUP, depuis Guadalajara

L'auteur :

Matias, 22 ans, est étudiant en Science Politique à Guadalajara (Mexique) pour 1 an. Co-créateur de l'Eraspublica, où il coordonne le pôle "photographie" pour le journal, il nous présente son premier article en tant que rédacteur.

Le pôle photo de l'Eraspublica propose chaque mois une série "thématique" regroupant les clichés de nos rédacteurs et rédactrices autour du monde. Retrouvez les "marchés du monde" sur Instagram et prochainement le "Street Art" !
@eraspublica !

Le petit mot de...

Malo : *“Renforcer la proximité malgré les kilomètres”*

C'est lors d'une pause de midi devant le porche de l'université qu'Arthur est venu me faire part de son idée, à laquelle je me suis tout de suite joint : il ne s'attendait évidemment pas à autre chose !

L'opportunité qui s'offrait à nous était alors de pouvoir créer un projet dédié à raconter nos vies loin de France, usant de supports tout aussi différents que accessibles : écritures ; vidéos ; photos, non loin du modèle de l'Arespublica, d'où notre nom puise sa source. Plus qu'un journal, l'Eraspublica est désormais l'occasion de faire s'entremêler les expériences de tout le monde, bien qu'aussi lointaines que différentes. J'espère que l'Eraspublica permettra d'engager un processus amenant chaque membre à ne plus seulement se sentir comme un.e étudiant.e en échange mais plus comme un.e étudiant.e international.e appartenant à une communauté d'autres, ayant plus ou moins les mêmes vies. Il s'agit donc aussi de renforcer la proximité malgré les kilomètres.

De gauche à droite, Arthur et Malo, co-responsables de l'Eraspublica, ici, à Taipei (Taiwan)

Mais l'Eraspublica reste avant tout du journalisme, réalisé par des étudiant.e.s imprégné.e.s des enjeux politiques, sociaux et culturels sur place, rendant ainsi les avis et les interprétations de chacun.e.s davantage pertinents. Pertinence d'autant plus renforcée par le choix délibéré de mettre en relation un même sujet pour toutes et tous, laissant chacun.e ouvrir un œil plus grand sur le monde et avoir un regard plus critique sur les différences entre cultures. Enfin, l'Eraspublica, c'est un aussi un espace conçu pour sa praticité à l'égard des futur.e.s étudiant.e.s partant.e.s les faisant ainsi être au courant des démarches nécessaires tout en facilitant le contact avec celles et ceux actuellement en échange.

C'est avec beaucoup d'espoir et d'excitation que cette première année de l'Eraspublica s'ouvre, en espérant qu'elle sera suivie par de nombreux autres et donc ainsi de nombreux autres étudiant.e.s qui, nous l'espérons, continueront à nous faire partager un peu de leur atmosphère, venus tout droit de différents hémisphères. ■

Malo LAZÉ, co-créateur et co-responsable, depuis Taipei



L'équipe

Rédacteurs en chef ; co-responsables : Malo LAZE et Arthur HALLEY

Pôle photo : Matias CORNELOUP

Design site/web : Aziliz AUBIN KERZERHO

Communication : Guillaume PEPIN ; Elise GOURVENNEC ; Juliette LE GUIGUO ; Salomé LE BRETON

Relecture : Juliette LE GUIGO ; Lucie TORTELLIER

Mise en page : Lucie TORTELLIER, Malo LAZE et Arthur HALLEY

Pôle infos-relais : Astrid SICOT

Co-fondateurs : Arthur HALLEY, Malo LAZE, Guillaume PEPIN, Matias CORNELOUP

Remerciements à

Bureau des Affaires internationales de la faculté de droit et de sciences politiques de Rennes 1 pour leur engouement quant à notre création et la communication naissante avec notre Bureau

l'Arespublica, le journal des étudiants en sciences politiques de Rennes 1, d'où notre nom s'inspire et qui nous héberge sur son site. De futurs renforcements des liens sont en réflexion !

l'Aresp, l'association rennaise des étudiants en sciences politiques pour son soutien et ses opérations de promotion de l'Eraspública auprès des élèves

Christine Guillonnet, responsable pédagogique des L2 sciences politiques 2022/23 pour son soutien et sa contribution à notre motivation et notre détermination



eraspublica@gmail.com



[@eraspublica](https://www.instagram.com/eraspublica)

LES CHRONIQUES TAIWANAISES

Premier épisode le 1er décembre sur
instagram : [@eraspublica](https://www.instagram.com/eraspublica)

